

La haine en dormance

Aucun chien errant ne serait venu dans ce piège à ciel ouvert, si ce n'est pour crever. Au nord, une étendue d'eau salée. Au sud, le désert de la Skull Valley. Dans ce trou isolé de l'Utah, le « Salt Lake Saloon » était la seule oasis, ou du moins un artefact à moindre coût. Oubliez les palmiers. Le comptoir en zinc surmonté d'un apathique ventilateur était le seul point d'eau de la ville. Et personne n'y buvait de l'eau. Surtout pas Eddy Œil de lynx.

L'homme au Remington chromé pendu à la ceinture y avait ses habitudes. Il s'asseyait toujours à son fauteuil, celui près de la fenêtre donnant sur l'unique allée sablonneuse de la ville. De là, il pouvait épier chaque fait et geste des habitants, sans même tourner la tête une seule seconde. Du saloon, il percevait les râles avinés des joueurs de poker. Parfois, entre deux quintes flush et un rire gras, se murmuraient les dernières rumeurs de l'ouest. Eddy Œil de lynx n'en perdait pas un mot.

Quand un nouveau venu passait les portes battantes du saloon, Eddy Œil de lynx savait déjà tout de lui. Une démarche hésitante ou un air hagard trahissait l'arrivée d'un jeune fraîchement débarqué d'Europe espérant faire fortune dans ce *no man's land* en construction. Une tête enfoncée dans les épaules, l'attitude renfrognée et faussement sûre de soi laissaient paraître tout l'attirail du naïf en quête d'or, abreuvé de contes pour adultes auxquels même les enfants ne croyaient pas. Le rire démesurément aigu d'une femme annonçait la prostituée, résignée à jouer cette dernière carte pour survivre, là où aucun chien errant ne viendrait traîner. De toute façon, aucune femme ne passait les portes du saloon, à part les prostituées. Les autres, les « femmes de », les épouses respectables, restaient dehors, avec leur visage pincé.

Puis il y avait les autres, ceux qui amenaient avec eux une lente traînée de silence. Eddy Œil de lynx pouvait les détecter rien qu'à l'oreille – il n'avait pas le choix depuis qu'il était devenu borgne. Leur gestes étaient lents, leurs pas assurés, pesants et lourds à en faire crisser les marches en bois. Le tintement de leurs éperons accompagnait chaque foulée. C'étaient les trois coups de théâtre avant l'entrée en scène. Puis comme chaque fois, le rideau se tirait. Le public s'astreignait au mutisme. Le barman essuyait les verres en sourdine, dos au comptoir ; les clients oubliaient leur ivresse le temps d'une respiration. Même le jeune pianiste repentini d'on-ne-sait-quelle vie infernale passée lâchait ses touches noires et blanches. Les hommes qui emmènent avec eux le silence aiment secrètement être admirés. Mais ils n'aiment pas être observés. C'est pourquoi aucun de ces chasseurs de prime n'aimaient Eddy Œil de lynx. Mais il était leur égal.

Enfin, un dernier sujet d'étude occupait les journées d'Eddy Œil de lynx. Des pas pressés, un souffle saccadé et une tendance au bégaiement témoignaient des jeunes cowboys nourris aux grains et aux ambitions de l'ouest. Pour eux, la vie à la ferme était un moindre mal, mais ils bavaient de fuir cette indécrottable odeur de bœuf qui colle à la peau et leur misérable ration quotidienne de haricots. Ils avaient pris racine dans un monde d'aventuriers. Ils étaient les oiseaux en cage au beau milieu d'un peuple migrateur. Ils ne supportaient pas cette ironie et s'oubliaient dans les fantasmes que draine le désert. Ils s'abreuyaient des légendes de renégats extravagants, de hors-la-loi sanguinaires ; ils savaient tout des assassinats de shérifs, des attaques d'Indiens, des duels annoncés ou des dernières têtes mises à prix.

Alors quand deux de ces spécimens poussèrent les portes battantes du saloon, Eddy Œil de lynx attendit. Il savait, chronomètre en main, comment la scène allait se dérouler. L'un ferait un signe maladroitement discret à l'autre. Leurs regards se tourneraient vers lui. Les deux sursauteraient puis ils s'échangeraient un mot. « *C'est Eddy Œil de lynx !* », croirait chuchoter l'un. Il iraient s'asseoir autour d'une pinte déjà tiède et l'autre enchaînerait. « *C'est lui qui a descendu Black Joe il y a une quinzaine d'années* ». Et l'autre apporterait le détail qui fait la différence. « *C'est là qu'il a perdu son œil gauche.* » Alors, le récit des deux admirateurs prendrait à peu près cette tournure :

« Paraît que Black Joe l'avait menacé alors qu'il était complètement saoul. Il lui a pointé sa carabine dans le dos. Eddy a eut le temps de faire volte-face mais la balle est parti et a ricoché sur le canon de son Smith et Wesson qu'il portait sur la poitrine.

- Son flingue lui a sauvé la vie, mais la poudre lui a explosé au visage.
- Eddy n'y voyait plus rien. Il a attrapé la première bouteille de whisky, l'a brisée sur son propre genou et s'est rué sur Black Joe.
- Le gros Black Joe n'a pas eu le temps de recharger.
- Eddy lui a planté le verre en plein dans la gorge.
- Paraît qu'il beuglait comme un ours.
- Black Joe s'est effondré dans une mare de sang.
- Et Eddy a retiré lui-même son œil blessé et l'a jeté sur le cadavre de son rival.
- Sacré Eddy Œil de lynx ! »

Évidemment, ce dernier détail n'avait rien de véridique. Mais les légendes se bâtissent sur l'art de l'exagération et le bouche-à-oreille n'en est que le meilleur engrenage.

C'était il y a un an déjà. Murphy et Caldwell avaient dû tenir ce discours autour d'une bière tiède. Et comme il le faisait avec tous ces jeunes rêveurs, Eddy Œil de lynx leur avait fait signe de s'approcher. Ils étaient repartis cinq minutes plus tard, un sourire glorieux aux lèvres. Comme une vingtaine d'autres, ils étaient devenus les rabatteurs d'Eddy Œil de lynx. Lui était le chasseur. Eux devaient simplement cibler la proie.

Et cette proie s'appelait Willy Reed. Mais Eddy Œil de lynx ne lui aurait jamais fait l'hommage de l'appeler par son nom. Pour lui, c'était « Negro ». Cette fois-ci, aucune affiche « *wanted* » n'avait été placardée sur les murs de la ville. Pas de prisonniers en fuite à déboulonner, pas de renégats à pendre en plein de soleil. Non, c'était une vengeance personnelle. Une vengeance de longue date qui remontait à plus de quinze ans. Mais un événement venait de se reproduire et Eddy Œil de lynx savait que s'il n'attaquait pas immédiatement, c'est lui qui deviendrait la proie. Cet événement avait un nom : le treizième amendement des États-Unis d'Amérique. Cette foutue loi lui donnait irrévocablement envie de cracher au sol. Il y a un an à peine, le 6 décembre 1865, le congrès venait d'abolir l'esclavagisme. Depuis, les faces de charbon, comme il les appelait, allaient et venaient sur tout le territoire de l'ouest, entrainé dans l'armée, portait l'insigne de shérif ou devenait des trappeurs hors pair. Eddy cracha de nouveau. Il n'y a pas six mois, ils étaient aux fers ou dans les champs de coton de Louisiane. « *Pas mieux que du bétail !* » Nouveau crachat.

A l'époque, alors qu'il traînait encore du côté de la Pennsylvanie, Eddy Œil de lynx en avait attrapé des dizaines pour une poignée de dollars. A l'époque, les propriétaires sudistes savaient payer pour récupérer leur marchandise qui tentait de fuir vers les états libres. Et ce qui rapportait gros, c'était de décapiter les réseaux d'évasion et mettre la main sur leur chef. Eddy avait presque réussi. Si seulement Negro n'avait pas...

Bref. Negro était un homme libre à cause de ce foutu Abraham Lincoln. Et il n'avait certainement pas fui au Canada avec tout le troupeau. Non, Negro reviendrait lui régler son compte. Il se savait. Alors Eddy Œil de lynx avait embauché à la pelle des rabatteurs. Quelques uns avaient murmuré des récits fallacieux ou inexacts. Mais un de ses jeunes fermiers arrivistes, Nelson, un mormon à tâches de rousseur, avait entendu de la bouche de son cousin du Wyoming, qui l'avait appris d'un travailleur du chemin de fer, qui lui-même le tenait du chef de chantier, qu'un nouvel actionnaire noir était entré au capital de l'Union Pacific. Et il s'appelait Reed.

Le train ! C'était évident : Reed voulait se faire connaître. Et en guise de faire-part, son nom apparaissait dans les journaux. En une des gazettes, on écrivait qu'un actionnaire noir avait pour la première fois allongé des billets de banque pour participer à la construction de la future ligne transcontinentale. Negro savait que l'annonce arriverait à l'oreille d'Eddy. Même si peu savaient lire

à l'époque, les derniers cancons de la capitale se propageaient plus vite qu'un troupeau de bisons à travers les nouveaux territoires de l'ouest.

Le train... Tout prenait sens. Negro était de la pire engeance mais il avait l'art de la mise en scène. Eddy Œil de lynx lui reconnaissait ce talent. Il sourit. Puis cracha au sol. Le rendez-vous était donné. Et les anciens ennemis se retrouveraient donc comme de vieux amants sur un quai de gare. Quand celle-ci sera construite. Et elle devait sortir de terre ici même. Dans ce trou paumé entre un lac salé et le désert de la Skull Valley, là où aucun chien errant ne viendrait foutre les pieds si ce n'est pour crever. Le gouvernement américain avait prévu que la ligne de chemin de fer de Californie rejoindrait l'axe menant vers l'est à cet endroit précis, entre canyons, déserts et montagnes, à Promontory Summit. Alors Eddy attendait. Et le temps passe lentement quand on attend un ancien amant. Il passe encore plus lentement quand on attend une vengeance.

Ses années de traque aux esclaves avaient ballotté celui qu'on nommerait plus tard Eddy Œil de lynx des bords du Mississippi aux forêts de Virginie. Il ne lâchait jamais une proie. Il pouvait flairer une piste sur des kilomètres, la suivre pendant des jours, des semaines, sans se fatiguer. Eddy prenait son temps. Il aimait le travail bien fait, propre, sans accrocs. Sa réputation le poursuivait et les propriétaires terriens payaient chers ses services. A l'époque déjà, il tendait l'oreille aux ragots d'apparence anodine. Mais lui savait garder l'once de vrai dans un flot de rumeurs. Il décelait le détail somme toute futile, mais qui tonne comme une fausse note dans la mélodie des racontars. La chasse est d'abord une longue étude de terrain. L'observation se devait scrupuleuse et patiente. Eddy prenait son temps. Et il écoutait.

C'est ainsi que quinze ans plus tôt, un soir de fin d'été, à la table d'une auberge, dans une faussement paisible bourgade postée sur les bords de la Chesapeake Bay, il capta une conversation écorchée de fausses notes, deux tables plus loin. Depuis l'incident du Pearl, quand des dizaines d'esclaves avaient réussi à rallier l'état libre du New Jersey par bateau, les propriétaires sudistes étaient sur les dents. Et tous les chasseurs de primes surveillaient les voies maritimes. Mais Eddy comprit ce soir-là qu'il faisait fausse route. Ce n'était pas par bateau que les négros fuyaient vers le nord.

Eddy n'ôtait jamais son chapeau noir à bords étirés. Il ne voulait pas que l'on croise son regard. Il épiait, tapi dans l'ombre. Mais même le fin observateur qu'il était n'aurait pu déceler le visage de l'homme assis face à lui, noyé dans le contre-jour. Son acolyte, en revanche, était un quinquagénaire grisonnant, au corps émacié. Il avait un visage fermé comme le reliquat d'une vie ascétique. Il ne buvait pas. Mangé peu. Ses gestes étaient mesurés, ses traits inexpressifs. Qu'est-ce qu'un fermier quaker venait fabriquer sur les docks ? Eddy détestait ces religieux qui fricotaient avec les idées abolitionnistes. Ils ne comprenaient rien au progrès !

De là où il était assis, il captait mal les paroles de sa cible dans le brouhaha ambiant. Il entendit les mots « *cargaison* » puis « *chef de gare* ». Il se leva comme pour se rendre au comptoir, frôlant la table des deux hommes. « *Dix tickets ont été vendus ce soir* » fut la seule phrase qu'il conserva de cette soirée. Le quaker sourit pour la première fois. Sur son visage, c'était une fausse note. Eddy comprit ce soir-là que c'était par le chemin de fer que les esclaves fuyaient. Un réseau clandestin de passeurs s'étaient mis en place et incluaient des chefs de gare, et certainement des conducteurs, des contrôleurs et dieu sait qui encore. S'il mettait la main sur le cerveau de l'organisation, les planteurs de Caroline du Sud et de Louisiane paieraient un sacré pactole.

C'est ainsi qu'Eddy Œil de lynx commença, ce soir de septembre 1850, à pister le réseau qu'il appelait « *Underground Railway* ». Des côtes du Delaware ou du Maryland et jusqu'au fin fond de la Virginie Occidentale, le chasseur observait, tendait l'oreille, interrogeait, et parfois, les femmes de chambre d'un hôtel isolé retrouvaient un client égorgé, ou bien des pêcheurs remontaient des corps sans vie dans leurs filets. Mais aucun n'avait craché de renseignements susceptibles de changer la donne. Les itinéraires empruntés par les esclaves se transmettaient uniquement de bouche à oreille. Et les passeurs ne connaissaient que leur propre rôle. Ils ignoraient tout du reste.

Eddy commençait à perdre son sang froid. Des négros libres aidaient d'autres corbacs et ils étaient foutrement bien organisés. Mais un jour, l'un commettrait une erreur. Les bons samaritains finissent toujours par commettre des erreurs. Et ce jour-là, Eddy se tiendrait prêt.

Mais il n'avait pas anticipé que lui aussi pouvait commettre des erreurs.

Cette fois-ci, ce n'était pas une fausse note dans la mélodie qu'il su capter. C'est le chant lui-même qui sonnait étrangement. Alors qu'il réglait ses comptes avec un riche planteur de Virginie et amassait ses dollars, Eddy entendit des voix s'élever d'un champ. Il sortit sur la vaste terrasse bordée d'imposantes colonnes blanches, et tendit l'oreille.

*The river ends between two hills
Follow the drinking gourd
There's another river on the other side
Follow the drinking gourd*

Eddy resta silencieux. Il remonta sur son cheval, plus lourd d'une dizaine de billets et reprit la route du nord. Puis il s'arrêta alors que le soleil déclinait, sur les bords de la Rivanna River. Il attendit que la nuit tombe. Que les étoiles scintillent. Qu'apparaisse enfin la Grande Ourse. La constellation que certains surnomment « *the big dipper* » ou « *the drinking gourd* ». La rivière s'enfonçait plus loin entre deux collines où elle rejoignait un autre cours d'eau - « *another river on the other side* ». Eddy s'était toujours demandé pourquoi les négros continuaient de chanter dans les champs de coton, comme si la musique pouvait encore adoucir les cœurs et apporter la lumière. Mais quelle bêtise que de nourrir l'espoir quand on vous enchaîne pieds et mains. Eddy cracha au sol. « *Pas mieux que du bétail !* », il se répétait. Mais il devait le reconnaître : utiliser les chants pour donner le signal d'une évasion était malin, mais pas assez subtile pour lui échapper. Eddy patienta et tendit l'oreille.

Sur l'autre rive, le roulis d'un chariot se répercuta dans le lit de la rivière. Ils avaient pensé à éteindre les lanternes, se laissant guider uniquement par la lueur de la demi-lune. C'était malin. Mais ils ne pouvaient pas camoufler les pas des chevaux sur la piste caillouteuse. Eddy avait repéré le point de fuite. La cargaison arriverait bientôt.

Alors que la Grande Ourse était à son zénith dans la nuit claire, un vent se leva à l'orée de la forêt. Un vent qui emmenait avec lui des pas furtifs, des murmures et des souffles haletants. Ils étaient dix silhouettes à s'extirper des ombres – hommes ou femmes – il n'en savait encore rien à cette distance, mais deux enfants faisaient partie du troupeau. Eddy n'en avait que faire des enfants. Ils ne valaient rien. Mais pour un adulte vigoureux, aux bras forts et en âge de se reproduire, les maîtres payaient le prix fort.

Ils traversèrent à gué la rivière. Des voix chuintantes s'élevaient sur la rive opposée. Le passeur les guidait à l'aveugle. Il fallait faire vite car derrière un coup de feu résonna. L'évasion avait été signalée et les marshalls grassement payés eux aussi par les propriétaires devaient déjà être à leurs trousse. Les fugitifs se stoppèrent soudain, accrochés aux sons de la nuit. Les coups de feu s'éloignèrent. Les pas dans la rivière reprirent plus nerveusement. Puis le roulis du chariot retentit de nouveau. Ils n'iraient pas vite. Eddy pourrait les suivre à bonne distance. Ces fuyards n'étaient pas sa proie. Ils n'étaient que l'appât. Jusqu'où le mèneraient-ils ? Qui les accueillerait ? La ligne de chemin de fer la plus proche était encore loin. Ils auraient des jours de marche devant eux. Un premier refuge avait forcément été prévu. La nuit n'avait plus que deux heures pour les camoufler. Ils ne pouvaient voyager de jour. A l'aube, Eddy connaîtrait le visage du bon samaritain. Les premières lueurs blanches perçaient déjà dans le ciel quand Eddy aperçut une grange isolée en aval d'un vallon. Voilà le refuge. Voilà l'arène. « *Observons les chiens et mettons-leur le collet* », pensa Eddy.

Les lourdes portes de bois se refermèrent bien vite sur les évadés. Le plan semblait rôdé, précis. Ce n'était pas la première fois que cette grange servait de lieu de passage. Eddy tenait l'une des voies clandestines. Enfin.

Une silhouette trapue sortit et rejoignit le corps de ferme, plus haut sur la colline, éclairé de l'intérieur. Eddy la suivit à pas feutrés, caressant les herbes hautes comme un félin. Il distinguait difficilement le fameux bon samaritain. Il marchait péniblement, comme s'il arrachait à la pente des pas douloureux. La masse épaisse arriva enfin devant la porte et grimpa les deux marches de bois. Eddy n'était qu'à une dizaine de mètres, tapi derrière le tronc d'un vieux chêne. Il attendait que le jet de lumière éclaire le visage de l'homme. La porte s'ouvrit et les lampes à pétrole éclaboussèrent un bref moment la proie. Eddy sentit ses jambes tressaillir et dut s'agripper à l'arbre pour ne rien rater de la scène, mais déjà la porte s'était refermée. Eddy détestait les noirs. Mais s'il y avait bien quelqu'un envers qui il avait le plus de mépris, c'était les femmes. Et son foutu bon samaritain non seulement était noir, mais c'était aussi une femme. Massive, lourde, dans la force de l'âge. Eddy cracha su sol.

Il empoigna son Smith et Wesson et s'approcha de la fenêtre. Un visage rond et grasseyé à peine éclairé se penchait sur une carte que des mains lourdes empoignaient. La bonne femme dans sa robe à dentelle terreuse finalisait un plan. C'était donc elle, le grand rival. Cette négresse au corps de bovin ! Eddy eut envie de cracher, mais privilégia la discrétion pour ne rien gâcher de son entrée spectaculaire. Il posa délicatement sa main gauche sur la poignée ronde, tenant fermement son arme face à lui. Tout à coup, les gonds semblèrent s'arracher et, d'un bon d'acrobate, Eddy sauta sur le plancher d'un salon étriqué. La femme releva la tête sans sourciller, ne laissant paraître aucune surprise comme si elle avait toujours attendu d'être démasquée. Ses mains n'avaient pas bouger. Ses yeux ne clignaient pas. Ils fixaient l'homme, perché au-dessus d'elle comme un vautour près à décharner une carcasse. Eddy souriait ; une arrogance malsaine suintait entre ses dents. La femme le fixa mais ne bougea pas. En temps normal, il aurait glissé un mot narquois, une salutation perverse en guise d'introduction. Mais la femme ne bougeait pas. Et aucune parole ne lui venait. Alors c'est elle qui entama le dialogue. « *William, voudriez-vous accueillir notre invité comme il se doit ?* »

Le chasseur ravala son arrogance et sa salive eut soudain un goût amer. Ses yeux furetèrent la pièce en quête d'un William. Hélas, Eddy n'avait pas pris soin de regarder le coin sombre derrière la porte. Il ne vit pas le jeune garçon de neuf ans s'approcher dans son dos. A partir de cette seconde, Eddy ne vit plus rien comme avant. La dernière image qu'imprima son œil gauche fut une pointe de roseau imbibée d'encre noire qui s'enfonçait dans sa rétine. Un râle primitif résonna dans la vallée et le corps d'Eddy s'effondra sur le plancher. Du sang coulait sur son visage, empourprait le sol ; les lumières devinrent floues et tournaient au-dessus de lui. Un visage frêle comme une tête miniature repoussa ce halo, puis ce fut le canon de son propre revolver qu'il distingua ensuite pointé sur lui. Eddy ne comprenait pas encore ce qui venait de se passer. Une fureur et une douleur folle le lacéraient. « *Sale.... NEGRO !* » hurla-t-il, incapable de donner à ses gestes la moindre logique. La tête miniature avait alors une voix. « *William. William Reed. Regarde bien mon visage, Eddy. C'est ainsi que tu verras le monde désormais. Une seule face du monde, et elle sera toujours voilée par l'image de William Reed, le jeune garçon de neuf ans qui t'a eu. Allons-y Harriet* ». Eddy avait oublié ce qu'était la peur. Elle lui revint ce jour-là. Et ce matin du 24 novembre 1850, la peur se revêtit en haine. Une haine totale et infatigable.

C'était il y a quinze ans. Eddy n'avait plus remis les pieds dans l'est. Mais sa haine ne s'était pas assoupie. Elle avait fait de lui un prédateur froid et calculateur. Sa légende s'était tissée dans un territoire vierge, au fil des belles prises et des duels au Remington. Sa renommée avait galopé par delà les Rocheuses. L'Œil de lynx laissait les rumeurs forger son mythe. Et lui attendait.

Il attendait que ses rabatteurs lui murmurent à l'oreille. William Reed s'était annoncé. Les journaux avaient parlé de lui. A quoi pouvait-il bien ressembler quinze ans plus tard ? Eddy Œil de lynx sentait comme un picotement dans le néant de son orbite dès qu'il apercevait un négro sans la rue. Ils étaient de plus en plus nombreux aujourd'hui, à vaquer librement, à s'enrichir et même à donner des ordres à des blancs. Peut-être que ce type-là qui descend de son cheval est William Reed ? Ou celui-là qui sort de la banque ? Eddy le voyait partout. Il avait raison ; il ne devinait plus qu'une seule face du monde, et elle était toujours voilée par le visage de William Reed.

Les Murphy, Caldwell ou Nelson, tous ces jeunes rêveurs imberbes pistaient les noirs nouvellement arrivés. Mais aucune information n'était digne d'intérêt. Jusqu'à ce qu'un dénommé Kasper lui révèle l'arrivée en ville de deux employés noirs d'une compagnie céréalière. Ils avaient loué une chambre au Golden Belt Hotel. Eddy n'écoutait qu'à peine cette nouvelle, fatigué de la naïveté de ses rabatteurs. Mais une vive colère s'empara de lui quand Kasper révéla le nom de la société. Mason and Dixon Company. Eddy frappa violemment son bock de whisky contre la table et attrapa le blanc bec par le col menaçant de lui enfoncer le verre brisé à travers la gorge. Son unique œil fulminait de rage. Kasper tremblait. Lui qui croyait encore aux histoires ne pouvait s'empêcher de repenser à comment avait terminé le gros Black Joe. « *Espèce de crétin*, hurla Eddy, *aucune entreprise de ce nom n'existe. La ligne Mason – Dixon était la frontière entre les états esclavagistes et les états libres ! Alors maintenant dis-moi, ils sont où les deux négros ?!* » Le blanc bec eut un mal fou à avaler sa salive. « *Ils dînent au Gooseneck Inn* », lâcha-t-il, récupérant son col de chemise et quelques années d'espérance de vie.

Eddy se leva furibond, sortit du saloon et traversa la ville comme une torpille vers l'auberge miteuse du Gooseneck Inn. « *Patron !* » Le duo d'incapables que formaient Murphy et Caldwell avait mal choisi le moment pour interpellé Eddy Œil de lynx.

« *On revient de chez la mère Bloomfield* », se risqua l'un.

– *Qu'est-ce que vous voulez que j'en ai à foutre que vous traîniez dans les maisons closes ?* Hurla Eddy.

– *Non patron, c'est pas ce que vous croyez !* Répondit Caldwell, comme si sa dignité en dépendait. *Elle a embauché trois nouvelles filles.*

– *Je répète*, reprit Eddy qui venait de s'arrêter en plein milieu de la rue. Il prit un ton calme qui n'annonçait généralement rien de bon. *Qu'est-ce que vous voulez que j'en ai à foutre de ces putes ?*

– *Et bien... Elles ont toute le même nom.*

– *Quoi ?*

– *Elles disent qu'elles s'appellent toutes Harriet.*

– *Harriet ?*

– *Oui. C'est pas un nom que vous nous aviez demandé de... enfin... un nom...*

– *Taisez-vous ! Elles sont arrivées quand ?* Eddy débordait de colère et ne cherchait plus à camoufler sa déroute. Après des années de torpeur, tous les démons semblaient resurgir sans lui laisser de répit. Reed se foutait de lui et réussissait son coup : Eddy était pris de rage.

– *Elles sont arrivées hier*, se contenta Murphy.

– *Surveillez-les. J'ai à faire au Gooseneck.*

– *Mais il est fermé patron*, annonça Caldwell.

– *Fermé ? Mais ...*

– *Il y a eu une bagarre il n'y a pas une heure. Le shérif a fait fermer l'établissement pour deux jours. Paraît qu'une bande de ...* - Caldwell n'avait pas encore intégré le réflexe sémantique de son patron – *qu'une bande de négros a provoqué le vieux Polly.*

– *Des morts ?*

– *Non. Ils n'étaient pas armés. Ils chantaient. Ils n'arrêtaient pas de chanter.*

– *Ils chantaient ?*

- Murphy fit comme s'il n'avait pas saisi le tremblement dans la voix d'Eddy. *Ils chantaient très fort « Follow the drinking gourd ».*
- *The drink... ?* Eddy prit une lente respiration. *Un jour – il cracha au sol – si ce gouvernement reprend de la jugeote, on ne verra plus deux négros assis aux mêmes tables que les blancs.*
- *Ils n'étaient pas deux*, poursuivit Murphy qui avait reculé d'un pas. *Ils étaient une douzaine.*
- *Une douzaine ?! Ils sont arrivés hier, j'imagine ?*
- *Je crois. Le shérif les a mis en cabane. »*

Eddy commençait à transpirer nerveusement. Il fit volte-face et se dirigea vers le poste du shérif. Les shérifs et les chasseurs de prime ne forment pas un joli mariage mais les dollars savent apaiser l'ambition de l'insigne. Et Tom Hamilton était le genre de représentant des forces de l'ordre à être sensible aux billets verts, quelle qu'en fut la provenance.

« *Toooooom*, beugla Eddy en tambourinant sur la porte.

- *Il est pas là.* Eddy détestait la voix qui venait de prononcer ces mots. Wallace Corde raide était de ceux qui emmènent une traînée de silence dans leur passage. L'égal d'Eddy Œil de lynx. Un chasseur de prime qui avait su lui aussi tisser sa légende. La sienne s'était forgée du temps où il aimait pendre ses victimes à une potence improvisée, une branche d'arbre, l'enseigne d'un saloon ou la croix d'une église... Il y avait toujours un corps froid au bout de la corde. Eddy n'était pas dupe. Mais dans l'ouest, on ne survit qu'avec une légende. Elles sont intouchables. Mais Eddy n'aimait pas Wallace Corde raide. Alors il se contenta d'écouter. *Le shérif est parti jouer à cache-cache*, finit-il par lâcher. Quand un shérif joue à cache-cache, c'est qu'une évocation de prisonniers a été orchestrée depuis l'extérieur, et que jamais le shérif ne les retrouve. Mais pendant ce temps-là, la ville n'est pas protégée.
- *Les négros ?* se contenta de demander Eddy connaissant la réponse.
- *Yep ! J'sais pas ce qui se trame dans ce bled*, avoua Wallace qui souriait derrière son cigarillo, *mais ça me plaît bien. »*

Eddy sentait le piège se refermer sur lui mais il ne voyait pas encore ses assaillants. Sa haine grandissait. Et plus elle prenait de place dans sa tête, moins il parvenait à réfléchir. C'est ce que cherchait exactement à faire William Reed. Empêcher le prédateur de penser.

Eddy déambula dans les rues toute la soirée. Il avait dû parcourir la ville en long, en large et en travers une dizaine de fois. Les allées et venues des passants se faisaient rares, les volets se fermaient dans l'obscurité. Bientôt, il n'était plus qu'en tête à tête avec sa haine. C'est alors qu'il l'entendit. « *Follow the drinking gourd...* » Le chant était faible comme susurré depuis une impasse. Il crut rêver. « *Follow the drinking gourd...* » Cette fois, le chant venait de derrière lui. La voix était plus aiguë. « *Follow the drinking gourd...* » Non, elle venait de l'autre bout de la rue là-bas. « *Follow the drinking gourd...* »

Il devenait fou. Il les entendait bien ces voix pourtant. Elles étaient partout autour de lui, peut-être même bien à l'intérieur de lui. Reed était là. Il l'épiait, tendait l'oreille, observait sa proie. Reed était devenu lui-même. Il agissait comme Eddy aurait agi. Désorienter l'ennemi. L'affaiblir. L'empêcher de penser. Lui ôter tout réflexe. Oui, Reed agissait comme Eddy aurait agi.

Il leva les yeux dans le ciel clairsemé d'étoiles. La Grande Ourse était déjà haute dans le ciel, encore légèrement inclinée vers l'ouest. Il n'avait d'autres choix que de suivre son destin et épouser sa vengeance. Il remonta la rue centrale, suivant la Grande Ourse. Les voix l'accompagnaient. Il arriva rapidement à la sortie de la ville qui débouchait sur un dénivelé, offert tout entier au désert de la Skull Valley. C'est là que le chantier de la future gare prenait forme. Le train. Évidemment. Toujours le chemin de fer et ce foutu réseau clandestin qu'il n'avait pas réussi à compromettre.

Seules quelques traverses de chemin de fer avaient été posées jusqu'au pont qui enjambait un canyon en aval. Les fondations d'un dépôt sortaient à peine de terre. Toutes ces rangées de bois alignées, dans la pâleur de la lune, créaient le décor d'un cimetière. Reed avait vraiment l'art de la mise en scène. Eddy cracha au sol et caressa son Remington qu'il avait pris soin de charger.

Tout était prêt. Le décor. L'heure du rendez-vous. Ne manquait plus qu'un personnage.

Des pas semblaient s'enfoncer dans le sable derrière un amas de rails en attente. « *Reed ?* » Eddy plissa les yeux. Mais soudain un pas furtif courut dans l'autre direction. Il se retourna. Rien. Encore des pas, là, entre les traverses. Où est-il ? Il est pourtant là. Eddy sillonnait l'horizon dans la nuit.

Son regard s'arrêta tout à coup sur une silhouette postée là devant lui, à un dizaine de mètres. Eddy ne voyait pas son visage. Il caressait son Remington de plus belle. « *Reed ?* » La voix d'Eddy résonnait sur le sable. L'homme ne bougeait pas. Il n'avait pas la posture d'un adversaire de combat. On aurait dit un pantin posé là comme dans un décor. Eddy s'écorchait les yeux à force d'anticiper les gestes du rival. Il n'avait pas vu que d'autres pantins s'étaient approchés. Derrière lui, trois silhouettes le guettaient. Sur sa gauche, deux formes immobiles le tenaient en joug par leur silence. A leurs côtés, le vent léger et déjà terriblement froid faisait tanguer des bas de robes. *Les trois putes*, pensa Eddy. Il scruta encore la foule qui avait continué de gonfler. Quatre autres, plus petits – peut-être des enfants ? - s'avançaient vers lui et s'immobilisèrent à égale distance des autres. Reed à neuf ans faisait sans doute cette taille. « *Reeeeeeeed ?* » cria Eddy qui n'avait qu'une envie, celle de se confronter à celui qui l'avait humilié.

Alors une chose surprenante se passa. « *Oui* » lui répondit le désert. Tous avaient parlé d'une même voix. Sur la même octave, le même ton, sans fausse note. « *Où ta caches-tu, bordel de merde ? Prends ton courage ! Montre-toi* » Et le désert avait répondu :

« *Nous sommes là.*

- *Tu nous a cherchés si longtemps*, prononça une voix.
- *Nous voilà*, dit une autre.
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *STOOOOOOOOOOP*, hurlait Eddy.
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.*
- *Je suis Reed.... »*

Il empoigna son Remington et le pointa devant lui. Au hasard. Il lui fallait une cible. Eddy avait toujours traqué des proies. Des êtres de chair et d'os, que l'on peut distinguer, compter, additionner, vendre ou acheter à un prix établi. Jamais il n'avait combattu un ennemi polymorphe. Jamais il n'avait tué une voix. C'était un monstre qu'il affrontait cette nuit-là.

« *Est-ce bien moi ?* demanda la silhouette que le canon visait.

- *Ou bien est-ce moi Reed ?* Demanda celle juste derrière Eddy qui fit volte-face. Il était obligé de tourner. Pour les voir tous. Depuis qu'il ne voyait plus qu'une face du monde, il devait rester en mouvement circulaire pour deviner ses ennemis.
- *Peut-être que je suis là.*
- *Non c'est moi Reed !*
- *Ou bien moi.*
- *ASSEEEEEEEZ !*

– *Auras-tu assez de balles pour nous abattre tous ?* »

Cette voix venait de l'une des robes qui voltigeaient dans le vent. C'était donc ça le piège ? Sacrifier un groupe ? Les négros n'étaient vraiment que du bétail. Un troupeau, rien de plus.

La robe s'avança vers le Remington. Il y avait quelque chose dans sa main. Ce n'était pas un revolver. Les autres avancèrent aussi. Ils avaient tous quelque chose dans la main. Ce n'était pas des revolvers. Eddy se retourna, furieusement, se retourna encore. Les robes, les silhouettes, tous avançaient dans le sable, refermant le cercle. Eddy tira en l'air. Une balle en moins.

Les autres s'approchèrent encore. Il tira sur la robe qui avait parlé. La robe s'écroula. Et les autres s'approchaient, comme si rien ne s'était passé. Eddy tremblait. Ses jambes n'étaient plus qu'un courant d'air brûlant. Sa main ne devait pas trembler. Il devait tenir son arme pointée sur la cible. Mais il n'y avait plus de cible. « *REEEEEEEEEEED !* » Eddy pensait qu'il avait hurlé mais aucun son n'était sorti de sa bouche. Il n'avait plus de souffle. Les silhouettes étaient à portée de main. Il aurait pu les toucher si son corps avait répondu. « *Eddy ?* » Il reconnaissait la voix. « *Eddy ?* » Non pas celle-là. « *Eddy ?* » « *Eddy ?* »... ça recommençait. « *Eddy ?* » Oui ! C'est celle-là ! Celle d'il y a quinze ans. Où es-tu ? Il fixa ce qu'il devinait être un homme âgé. Il percevait enfin les visages. Les yeux brillaient dans l'obscurité. Les traits se dessinaient avec lenteur. Un jeune homme s'avançait. Non trop jeune. Lui, peut-être ? Je ne sais pas.

« *Eddy ?* »

– *Hein ?* »

Une main s'était posée avec délicatesse sur le canon. Comme une caresse maternelle. « *Eddy...* » Mais la main n'était pas la voix. « *Eddy...* » C'est une autre robe qui parlait. Elle fit un pas et s'approcha si près qu'elle eut pu l'embrasser. « *Regarde mon visage...* » Non, ce n'était pas possible. William Reed ne pouvait pas être... « *Regarde mon visage Eddy. C'est la dernière chose que tu verras.* » Elle leva le bras et Eddy eut le temps d'apercevoir l'objet que tous tenaient en main. Ce n'était pas un revolver. Mais c'était bien une arme. Il sentit d'abord son doigt pris au piège dans la gâchette se briser d'un coup sec. Le coup partit vers le ciel. Une balle en moins. Puis la pointe de roseau vint se planter dans sa rétine droite.

Le hurlement d'Eddy Œil de lynx résonna toute la nuit dans le désert. Là où aucun chien errant ne viendrait, si ce n'est pour crever.